

WIESŁAW MATEUSZ MALINOWSKI

«L'IDÉAL SOUS LES VOILES DE L'ÉLECTRICITÉ».  
A PROPOS DE *L'ÈVE FUTURE* DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Abstract. Malinowski Wiesław Mateusz, «*L'Idéal sous les voiles de l'électricité*». A propos de «*L'Ève future*» de Villiers de l'Isle-Adam [«Ideal under cover of electricity». Apropos Villiers de l'Isle-Adam's *L'Ève future*]. Studia Romanica Posnaniensia, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXVIII: 2001, pp. 163-176, ISBN 83-232-1144-2, ISSN 0137-2475.

The article discusses an extremely idealistic message of the 1886 novel *L'Ève future* by Villiers de l'Isle-Adam. The motif of an artificial woman constructed by a genius scientist is a pretext for philosophical and metaphysical meditation on human fate, an attempt to reach – through art – the deepest mysteries of the spiritual world set against shallow visible reality. The subject matter and rhetorics of the work is an expressive illustration of symbolism in the field of French novel.

C'est une bien curieuse défense de l'idéalisme qu'apportait en 1886, au moment même où naissait officiellement le symbolisme, *L'Ève future*, le chef-d'œuvre romanesque de Villiers de l'Isle-Adam. Le thème qu'il développait, celui de la création par l'homme d'un être artificiel, n'était certes pas nouveau; les souvenirs de certains contes d'Hoffmann, d'Edgar Poe ou de Théophile Gautier y étaient immédiatement décelables, le roman s'inscrivait manifestement dans une longue tradition fantastique remontant au *Frankenstein* de Marie Shelley<sup>1</sup>. Il n'en était pas moins une œuvre profondément originale. Comme l'écrit Pierre Citron, «la grande idée, l'idée de génie de Villiers – dans le droit fil de son don du paradoxe et de son goût pour le renversement des choses – l'idée à partir de laquelle seulement naît le roman, c'est celle d'une andréide qui, contrairement à tous les êtres artificiels (d'Arnim, de Hoffmann et du *Frankenstein* de Mary Shelley à la *Metropolis* de Fritz Lang), ne soit pas une caricature, inférieure, dérisoire, monstrueuse et plus ou moins démoniaque de son modèle humain: elle lui est infiniment supérieure (...); elle est un être presque angélique ou une sorte d'idée platonicienne incarnée, et c'est son modèle qui est véritablement sa caricature»<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Sur les sources de *L'Ève future*, voir par exemple G. Ponnau, *L'Ève future ou l'œuvre en question*, PUF, Paris 2000, pp. 13-31.

<sup>2</sup> P. Citron, *Introduction à Villiers de l'Isle-Adam, L'Ève future*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979, p. 17.

Voilà qui ouvre une perspective de lecture qu'il importera d'élargir ici. Rappelons brièvement les données initiales de *L'Ève future*. L'inventeur américain Edison reçoit dans son laboratoire à Menlo Park, près de New York, la visite de son jeune et riche ami, lord Ewald. Celui-ci est miné par un chagrin incessant dû à une passion malheureuse: il est amoureux d'une femme infiniment belle, mais sotte et dépourvue d'une vie spirituelle quelconque. Désespéré, ne pouvant ni aimer Alicia, ni se détacher d'elle, il est tout près de mettre fin à ses jours.

C'est là pour le romancier le point de départ pour une virulente satire de la femme et de la société contemporaines et, à partir de là, pour le développement d'une étonnante rêverie philosophique, voire métaphysique, dont la science moderne lui fournit le prétexte. Touché par le drame de son ami rêveur, l'Edison de Villiers décide en effet d'abandonner, du moins momentanément, son statut de savant positif et d'entrer lui aussi dans un monde de rêve. On sait d'ailleurs dès le début que sa science n'est pas celle de tout le monde; son positivisme «énigmatique» fait constamment ressortir les liens que sa physique établit avec l'infini. Dès les premières pages de *L'Ève future*, quand, retiré au plus profond de son laboratoire, «l'oeil fixe et distrait», il se perd en une intense méditation, nous comprenons que nous aurons affaire à un rêve:

...Victime volontaire des charmes de cette pénétrante soirée, Edison, se sentant en humeur de récréation, savourait paisiblement l'excellente fumée de son havane sans se refuser à la poésie de l'heure et de la solitude, de cette chère solitude que le propre des sots est de redouter.

Comme un simple mortel, il s'abandonnait même, par délassement, à toutes sortes de réflexions fantaisistes et bizarres<sup>3</sup>.

Quelques instants plus tard, il avoue à son ami:

Je travaille toujours, même en dormant, – même en rêvant! Je suis une sorte de *Dormeur éveillé*... (p. 792).

Le malheur qui frappe lord Ewald apporte à ce travail un stimulus particulièrement important: l'humanité est en proie à certains rêves nostalgiques mais irréalisables, il est donc de son devoir d'inventeur de leur donner corps, «en abdiquant temporairement les buts matérialistes d'une science purement positiviste, et en se donnant pour tâche d'incarner l'imaginaire»<sup>4</sup>. Oui, il proposera une solution au problème de son ami, en mettant à sa disposition sa science prodigieuse. Il lui montre aussitôt sa dernière construction, une femme artificielle créée d'après la fameuse danseuse Evelyn Habal: revêtue d'une tendre carnation, le visage caché derrière un voile, elle avance d'un pas léger et elle parle! avec l'aide de l'électricité et du phonographe. Extérieurement, elle n'est encore qu'une entité magnéto-électrique. Qu'à cela ne tienne! Edi-

<sup>3</sup> Villiers de l'Isle-Adam, *Oeuvres complètes*, édition établie par Alain Raitt et Pierre-Georges Castex, avec la collaboration de Jean Marie Bellefroid, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris 1986, t. I, p. 770. Les autres références à *L'Ève future* renvoient à cette édition.

<sup>4</sup> D. Conyngham, *Le silence éloquent. Thèmes et structure de «L'Ève future» de Villiers de l'Isle-Adam*, Corti, Paris 1975, p. 104.

son la façonnera à la ressemblance d'Alicia, tout en l'équipant d'un esprit et d'une âme nouveaux. Oui, il promet à lord Ewald de fabriquer à son intention une «Andréide»<sup>5</sup> qui aura exactement le physique de sa maîtresse, mais qui sera dotée d'un esprit digne de sa beauté:

...Dans vingt et un jours, Miss Alicia Clary vous apparaîtra, non seulement transfigurée, non seulement de la «compagnie» la plus enchanteresse, non seulement d'une élévation d'esprit des plus augustes, mais revêtue d'une sorte d'immortalité. – Enfin, cette sorte éblouissante sera non plus une femme, mais un ange: non plus une maîtresse, mais une amante; non plus la Réalité, mais l'IDÉAL (p. 823).

Afin de convaincre son ami et d'obtenir son adhésion à l'expérience, il lui explique longuement la nature de son projet à l'égard d'Alicia:

Je vais vous démontrer (...) comment, avec les formidables ressources actuelles de la Science (...), je puis (...) me saisir de la grâce même de son geste, des plénitudes de son corps, de la senteur de sa chair, du timbre de sa voix, du ployé de sa taille, de la lumière de ses yeux, du *reconnu* de ses mouvements et de sa démarche, de la personnalité de son regard, de ses traits, de son ombre sur le sol, de son *apparaître*, du reflet de son Identité, enfin. – Je serai le meurtrier de sa sottise, l'assassin de son animalité triomphante. Je vais, d'abord, réincarner toute cette extériorité, qui vous est si délicieusement mortelle, en une Apparition dont la ressemblance et le charme HUMAINS dépasseront votre espoir et tous vos rêves! Ensuite, *à la place de cette âme, qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme*, moins consciente d'elle-même, peut-être (...), mais suggestive d'impressions mille fois plus belles, plus nobles, plus élevées, c'est-à-dire revêtues de ce caractère d'éternité sans lequel tout n'est que comédie chez les vivants. Je reproduirai strictement, je dédoublerai cette femme, à l'aide de la Lumière! Et, la projetant sur sa MATIÈRE RADIANTE, j'illuminerai de votre mélancolie l'âme imaginaire de cette créature nouvelle, capable d'étonner des anges. Je terrasserai l'Illusion! Je l'emprisonnerai. Je forcerai, dans cette vision, l'Idéal lui-même à se manifester, pour la première fois, *à vos sens, PALPABLE, AUDIBLE ET MATÉRIELISÉ*. (...) Et, la fixant presque immortellement (...) dans la seule et véritable forme où vous l'avez entrevue, *je tirerai la vivante à un second exemplaire, et transfigurée selon vos vœux!* (pp. 835-836).

L'idée, folle en apparence, ne saurait certes se concevoir qu'à l'intersection de la science et du rêve, Edison en est pleinement conscient. Il a bien compris, lui, que le mal dont souffre lord Ewald est la maladie de l'Idéal: c'est la déception née de l'écart entre le rêve et la réalité. Sa méthode va donc consister non à combattre le rêve, mais à le favoriser<sup>6</sup>.

Ce qui est à l'oeuvre ici, c'est la fameuse doctrine illusionniste de Villiers. Ses contemporains, tels Remy de Gourmont, Teodor de Wyzewa ou Henri de Régnier, voyaient en lui un grand philosophe; aujourd'hui encore, en étudiant les rapports de Villiers avec le mouvement symboliste, les critiques aiment attirer l'attention sur un

<sup>5</sup> Le mot n'existe pas en français; c'est une création de Villiers.

<sup>6</sup> J. Noiray, *L'Ève future ou le laboratoire de l'Idéal*, Belin, Paris 1999, pp. 92-93.

certain nombre d'affinités que son oeuvre présente avec le système philosophique de Hegel<sup>7</sup>. L'affirmation de la structure essentiellement idéale de l'univers et la critique constante des données des sens font en effet partie intégrante de la pensée de Villiers. On trouve d'ailleurs dans son roman, à plusieurs reprises, des références explicites à Hegel (I, 11, p. 794; II, 9, p. 862). En réalité, les villiétiens sont d'accord là-dessus, cherchant à mettre la philosophie de Hegel au service de sa propre cause, l'écrivain en a dérivé plutôt une sorte de doctrine personnelle qu'il nommait lui-même «illusionnisme»<sup>8</sup>. L'homme ne connaît que ses propres pensées, tout rapport au monde et aux autres est fondé sur une illusion: tel est le principe de base de cette doctrine sur le plan de la connaissance. Nous lisons dans *L'Eve future*:

N'oubliez plus que nous ne voyons des choses que ce que leur *suggèrent* nos seuls yeux; nous ne les concevons que d'après ce qu'elles nous laissent entrevoir de leurs entités mystérieuses; nous n'en possédons que ce que nous en pouvons éprouver, chacun selon sa nature! Et, grave écureuil, l'Homme s'agite en vain dans la geôle mouvante de son MOI, sans pouvoir s'évader de l'Illusion où le captivent ses sens dérisoires! (pp. 839-840).

Ce principe, constamment affirmé par l'écrivain dans ses oeuvres, régit manifestement sa vision de l'homme et de la société. La présence, dans l'univers romanesque de Villiers, des femmes telles que Alicia Clary ou Evelyn Habal ne rend que plus aiguë la perception de la vie sociale comme une comédie que nous jouons tous. Et même chacun avec soi-même. «Être sincère? Voilà le seul rêve tout à fait irréalisable», constate Edison. «Comment serait-ce possible, puisqu'on ne sait rien? (...) puisque l'on ne se connaît pas soi-même? (...) Si l'on *pouvait* être sincère, aucune société ne durerait une heure, – chacun passant l'existence à se donner de perpétuels démentis, vous le savez!» (p. 914).

Le malentendu est particulièrement flagrant dans le domaine des relations amoureuses. Dans l'amour, l'être aimé est une pure projection du sujet. C'est ce que Edison s'efforce d'expliquer à lord Ewald:

L'être que vous aimez dans la vivante, et qui, pour vous, en est, *seulement*, RÉEL, n'est point celui qui *apparaît* en cette passante humaine, mais celui de votre Désir (...). C'est volontairement que vous fermez les yeux (...), pour ne reconnaître en cette maîtresse que le fantôme désiré. Sa *vraie* personnalité n'est donc autre, pour vous, que l'Illusion, éveillée en tout votre être, par l'éclair de sa beauté. C'est cette Illusion seule que vous vous efforcez, *quand même*, de VITALISER en la présence de votre bien-aimée, malgré l'incessant désenchantement que vous prodigue la mortelle, l'affreuse, la désséchante nullité de la réelle Alicia. C'est cette *ombre* seule (...) que vous reconnaissez, absolument, comme RÉELLE! (p. 841).

<sup>7</sup> L'hégélianisme de Villiers a été bien étudié. Voir surtout A. W. Raitt, *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste*, Corti, Paris 1965, II<sup>e</sup> partie, chap. III. Cf. aussi B. Vibert, *Villiers l'inquisiteur*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 1995, chap. II.

<sup>8</sup> Voir sur ce point A. W. Raitt, op. cit., pp. 245-264 et B. Vibert, op. cit., pp. 80-106.

Partant de l'idée que nos sens nous trompent, Villiers estime que l'homme est libre de se créer une vérité personnelle en choisissant ce qu'il préfère considérer comme réel. Le projet de l'Andréide conçu par Edison découle précisément de la vision d'un monde où le rêve cessera de se distinguer de la réalité, car il aura une réalité qui lui sera propre. Puisque le laboratoire de toilette de la femme moderne en fait déjà un être artificiel, puisque toute femme qui cause de telles catastrophes tient plus ou moins d'une andréide, «eh bien, pourquoi pas l'Andréide elle-même?» (p. 905). Il suffirait que lord Ewald accepte de tromper ses sens, qu'il croie à la réalité de l'Andréide construite par Edison, pour prêter vie à celle-ci:

Eh bien! conclut Edison, puisqu'il s'est avéré que, d'ores et déjà, vous ne vivez qu'avec une Ombre, à laquelle vous prêtez si chaleureusement et si fictivement l'être, je vous offre, moi, de tenter la même expérience sur cette ombre de votre esprit extérieurement réalisée, voilà tout. Illusion pour illusion, l'Être de cette présence mixte que l'on appelle Hadaly dépend de la volonté libre de celui qui OSERA le concevoir. SUGGÉREZ-LUI DE VOTRE ÊTRE! Affirmez-le, d'un peu de votre foi vive, comme vous affirmez l'être, après tout si relatif, de toutes les illusions qui vous entourent. Soufflez sur ce front idéal! Et vous verrez jusqu'où l'Alicia de votre volonté se réalisera, s'unifiera, s'animera dans cette Ombre... (pp. 841-842).

Croire, c'est faire exister l'objet de sa croyance: tel est, aux yeux de Villiers, le pouvoir de l'illusion qu'il ne cesse d'exalter par le biais de son savant protagoniste. Edison peut fabriquer une machine; seule la foi de lord Ewald est pourtant en mesure de l'animer. Celui-ci, tout rêveur qu'il est, demeure néanmoins longtemps sceptique. Comment pourrait-il aimer un automate? «Entendre toujours les mêmes paroles! les voir toujours accompagnées de la même expression, fût-elle admirable!» (p. 915). Mais Edison a réponse à tout. Le langage du bonheur dans l'amour et ses expressions sur les traits mortels sont moins variés qu'on ne le pense généralement, explique-t-il. «Si l'on a trouvé sa joie dans une seule manière de se concevoir, ce que l'on veut, au fond de son âme, c'est la conserver sans ombre, telle qu'elle est...» (p. 916). En effet, «le mieux est de *réentendre* les seules paroles qui puissent nous ravir (...). Il en est de cela, tenez (...), comme d'un beau livre que l'on relit sans se lasser...» (p. 918). Qu'est-ce que l'amour idéal, sinon l'amour éternel? Celui qui, contrairement aux sentiments purement humains, ne passe pas? Eh bien, son projet va directement dans ce sens: «L'Andréide n'est que les premières heures de l'Amour immobilisées, – l'heure de l'Idéal à jamais faite prisonnière», affirme-t-il (p. 916). Après tout, c'est bien ce que l'homme recherche dans la vie:

Éterniser une seule heure de l'amour, – la plus belle, – celle, par exemple, où le mutuel avec se perdit sous l'éclair du premier baiser, oh! l'arrêter au passage, la fixer et s'y définir! y incarner son esprit et son dernier vœu! ne serait-ce donc point le rêve de tous les êtres humains? (p. 917).

Telle sera aussi l'ultime choix de lord Ewald. La scène du souper, au livre VI, chapitre II, au cours de laquelle il verra successivement Alicia, l'incarnation vivante

de la «sourde, opaque, finassière, restreignante et pitoyable médiocrité», et l'Andréide possédant encore les traits d'Evelyn Habal, est à cet égard décisive: il adhère au projet d'Edison, il fait la profession de foi illusionniste:

Puisque le pouvoir de votre prodigieuse intelligence vous le permet peut-être, je vous confie, pour le transfigurer en un mirage capable de me donner un change sublime, ce pâle fantôme humain. Et si, dans cette oeuvre, vous délivrez, pour moi, la forme sacrée de ce corps de la maladie de cette âme, je jure, à mon tour, d'essayer, au souffle d'une espérance qui m'est encore inconnue, – de compléter cette ombre rédemptrice (p. 968).

C'est ainsi que l'étonnante, l'extravagante aventure du roman prendra un élan nouveau. Durant vingt et un jour, Edison s'emploiera à parfaire l'expérience, tentant d'«obtenir de la Science une équation de l'Amour» (p. 905). Du coup, nous assistons au développement du «paradoxe idéaliste», c'est-à-dire au processus de subversion du réel par et à travers la reproduction parfaite de ce réel même: la femme vivante deviendra irréelle, alors que l'automate construit par Edison, d'abord simple substrat mécanique, parviendra à la réalité de l'être.

\*

L'illustre ingénieur ne cesse d'expliquer, tout au long du roman, ce que doit être, au terme de son expérience, cette création nouvelle qui a pour mission de représenter, pour lord Ewald comme pour Villiers lui-même et, sans doute, pour tout lecteur de *L'Ève future*, la femme idéale. Elle sera la «déesse féminisée» (997), «l'Humanité idéale» (1012), l'image accomplie d'une «féminité surnaturelle» (872). Elle s'appellera *Hadaly*, nom qui signifie dans la langue persane, selon Villiers qui lui prête des origines orientales, l'IDÉAL<sup>9</sup>.

Il va de soi que la construction d'une telle merveille doit se faire dans des conditions particulières d'isolement et de secret. Aussi pénétrons-nous, pour observer son fonctionnement, dans l'univers de la clôture absolue. Le laboratoire d'Edison, dans lequel l'Andréide a été créée, est un «grand pavillon isolé» entouré de «profonds jardins solitaires» (p. 767); relié au monde extérieur par le réseau de fils électriques, il en est protégé par tout un système de défenses: volets, rideaux, verrous qui montrent à eux seuls combien importe ici l'élément de mystère. Cependant, la salle habitée par Hadaly est située plus bas, «assez loin même», précise Villiers: «Vous comprenez, je ne pouvais pas laisser l'Idéal à la portée de tout le monde», explique Edison (p. 866). Au-dessous du laboratoire, relié à lui par un «ascenseur magique», se trouve en effet «l'Éden sous terre», comme l'annonce le titre du *Livre III*: un véritable «royaume de la féerie», espace interdit aux vivants où la nature artificielle de l'Andréide se trouve exaltée par l'omniprésence autour d'elle de toutes sortes d'objets

<sup>9</sup> *L'Ève future*, p. 852. Pierre Citron quant à lui se réfère à l'opinion de l'orientaliste Gilbert Lazard, selon qui l'expression iranienne «had-é-ali» («limite supérieure») peut avoir le sens métaphorique de «domaine suprême», ou «être suprême» (*Introduction*, op. cit., pp. 17-18).

bizarres et de matières précieuses, signes de la facticité. C'est là, dans ce décor de rêve et d'électricité peuplé d'oiseaux artificiels, de fleurs et de pierreries qu'Edison apprendra à lord Ewald le secret de Hadaly: «comment son mécanisme s'idéalise, unifié à la beauté de la chair, jusqu'à faire mouvoir ces lignes d'où provient votre amour» (p. 854). Et les deux hommes vont «examiner l'organisme de la créature nouvelle, électro-humaine, – de cette ÈVE FUTURE qui, aidée de la GÉNÉRATION ARTIFICIELLE (déjà tout à fait en vogue depuis ces derniers temps), paraît devoir combler les vœux secrets de notre espèce, avant un siècle...» (p. 877).

Il est aisé d'observer, à travers les transformations de la machine humaine qui s'opèrent dans le laboratoire d'Edison, les étapes par lesquelles passe, dans *L'Ève future*, la conquête de l'amour idéal. Tout d'abord, il s'agit de s'emparer du reflet d'Alicia et de transférer son apparence sur un substrat mécanique. C'est à quoi s'emploiera le physicien, la faisant poser sous prétexte d'exécuter une statue en marbre à sa ressemblance, pour les besoins de sa carrière de cantatrice. Il pourra parvenir ainsi à la reproduction exacte du modèle humain, *tirer la vivante à un second exemplaire*. Toute une technologie de la reproduction nous est dévoilée dans *L'Ève future*. Un réseau de fils électriques, «décalques exacts de nos nerfs, de nos artères et de nos veines», permettent de distribuer, à l'intérieur du corps de l'Andréide, le mouvement, la force et la chaleur (p. 910). Deux phonographes d'or, inclinés en angle vers le centre de la poitrine, sont les deux poumons de Hadaly: «ils se passent l'un à l'autre les feuilles métalliques de ses causeries harmonieuses» (p. 910); une vingtaine d'heures parlées sont enregistrées sur cet album de feuilles, «ineffaçables grâce à la galvanoplastie» (p. 911). Sur le Cylindre situé au-dessous des poumons seront inscrits en relief les gestes, la démarche, les expressions du visage et les attitudes (soixante-dix mouvements généraux environ: «c'est, à peu près, le fonds de ceux dont une femme bien élevée peut et doit disposer»). L'identité avec le corps et le visage d'Alicia sera à son tour réalisée par toute une série de moyens perfectionnés: la «chair artificielle», par exemple, obtenue, d'après les recherches de Berthelot, par solidification de l'albumine comprimée hydrauliquement, de façon à donner au toucher «l'impression prestigieuse, le bondissement, l'onctueuse élasticité de la Vie» (p. 935), sera ensuite colorée par photochromie à la nuance exacte de l'épiderme du modèle, et façonnée enfin par le procédé de la Photosculpture, grâce à des «instruments nouveaux, d'une perfection miraculeuse», capables de «décalquer l'identité des reliefs et des moindres méplats à des dixièmes de millimètre près» (p. 936)<sup>10</sup>. Un dosage exact des «équivalents chimiques» des «effluves corporels» d'Alicia (p. 939), la confection des doubles exacts de sa denture (p. 938), l'imitation «presque absolue» de sa chevelure (p. 947), la reconstruction, à l'aide de la photographie colorante, de son regard personnel (p. 946) et mille autres soins attentifs, longuement et patiemment exposés par Edison au livre V, permettront d'obtenir la reproduction définitive du modèle.

<sup>10</sup> J. Noïray, *Le romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, 2 vol., Corti, Paris 1981-1982, vol. 2, pp. 314-315.

prit, laisser couler les mots, adopter une attitude philosophique) et de l'autre – apporter le maximum de soin à l'écriture, à la rédaction et à la présentation, et naturellement, planifier bien le travail. Et puis, publiez-vous, c'est-à-dire, choisissez les meilleurs fragments (quatre à sept entrées inscrites à des dates différentes), recopiez-les et une fois des fautes d'orthographe et de syntaxe corrigées, envoyez le tout à votre lecteur et correcteur, votre ami et confident à la fois. Il y a même des suggestions pour le démarrage efficace: mettez-vous à l'écoute de vous-même et commencez par des choses les plus concrètes. Suit une note exemplaire: «Je suis dans le jardin. J'ai mon cahier sur mes genoux. Grand beau temps. La chaleur m'engourdit un peu. Ce n'est pas désagréable. Je n'ai pas très envie d'écrire. Quelle idée de nous demander de rédiger quelques pages de journal!» (AN, 6). Certes, ce n'est pas une recette miracle, mais comme le déclare le professeur, partagez «le plaisir que j'éprouve moi-même à lire et à écrire» (AN, 4). Le plaisir de lire, le professeur l'aura bientôt. Il reste à savoir si l'élève aura le plaisir d'écrire, et d'abord celui de lire un cours intitulé «Plaisir d'écrire». À chacun ses plaisirs.

Avant de passer à la pratique commandée du journal, l'élève suit l'exposé sur le journal d'Anaïs Nin, précédé d'un aperçu sur les origines historiques du journal intime et suivi de quelques témoignages de diaristes, recueillis dans «*Cher cahier...*» de Ph. Lejeune. Nicole Jouen invite le retardataire à lire la séquence et à noter dans l'immédiat ses impressions. Comme il s'agit d'«un livre de lecture accompagnée par le commentaire et la présence d'un professeur», les éditeurs n'ont pas manqué de prévenir qu'il exige un *effort d'attention* et une *totale disponibilité*. C'est ce que j'ai essayé de faire en me prêtant au jeu.

L'historique du journal fait entrevoir en quoi consiste la pratique, quelle est la différence entre «journaliste» et «diariste» et comment devenir un peu Anne Frank, Maine de Biran, Maurice de Guérin, servis à la sauce Michel de Montaigne pour être sûr de réussir cette écriture singulière qui, comme on nous l'explique, ne concerne qu'un seul individu et qui apparaît comme quelque chose de bizarre, d'étrange, d'étranger. Bref, un individu singulier s'adonne à une activité singulière. Dès le départ l'élève sait qui il est et ce qu'on attend de lui. À partir d'informations fournies on peut conclure que l'adolescent tiendra en même temps le journal de déception qui lui servira à panser la blessure et à surmonter l'épreuve, et le journal d'exploration que pratique une personne submergée par trop d'événements qu'elle n'arrive pas à maîtriser. Le lycéen vit vraiment une situation dramatique. Le journal intime qu'il ouvre en lisant les propos du correcteur sera donc sa réponse à une crise qui le tracasse par l'intermédiaire des arguments suivants: y voir clair en soi-même, faire face à l'isolement, comprendre le sens de la vie, se recentrer et mieux maîtriser sa vie. Ouff! c'est vraiment compliqué de tenir le journal pendant les vacances!

Le deuxième volet de l'exposé concerne le journal d'Anaïs Nin (1903-1977, écrivain de langue anglaise). Le professeur fait le compte-rendu commenté des fragments choisis selon l'objectif précis qui est le suivant: avant que l'élève se lance dans la pratique du journal, il faut lui faire croire que son drame n'a rien d'exceptionnel et



qu'une autre personne l'a déjà vécu au début du siècle. La lecture est basée sur deux volumes du journal d'enfance d'Anaïs qu'elle a commencé à l'âge de 11 ans, au moment du tournant important dans la vie de la jeune fille (la mère, abandonnée par son mari, célèbre pianiste, quitte l'Europe et s'installe avec les enfants aux États-Unis). Quand les arguments didactiques lui font défaut (le journal d'enfant n'est pourtant pas un traité de pédagogie), la commentatrice recourt au journal d'adulte d'Anaïs. Cette démarche a de quoi rendre schizophrène la situation d'un adolescent, car on lui demande d'être deux en un, enfant et homme adulte, en l'occurrence jeune fille et femme d'une quarantaine d'année.

Pour Anaïs le tournant de la vie est marqué par l'ouverture du cahier et l'inscription, sous forme d'un testament, du profond sentiment de nostalgie et de séparation. Elle inscrit le destinataire virtuel (mélange du journal personnifié et des proches indéterminés), et construit de nombreux portraits des membres de sa famille dont le père, illustrés par des photos, dessins ou poèmes. Affligée, et aussi pour fuir le regard jeté par-dessus son épaule par sa mère, la fille se retire de plus en plus dans son jardin secret où elle s'épanche en solitaire. Derrière les fragments habilement sélectionnés et commentés, résonne la voix astucieuse du professeur qui invite à suivre exactement les traces d'Anaïs. Pour si évidentes qu'elles soient, les manipulations d'un élève sont focalisées sur l'adoption par lui de la démarche d'Anaïs et sur l'acceptation du correcteur en tant que confident (la virtualité de celui-ci n'est plus qu'une singerie du procédé diaristique, car plus que toute autre personne, le professeur est identifiable). Lorsque Anaïs exprime la volonté de réécrire un passage de son journal, le correcteur en profite pour rejouer sur l'exigence littéraire des notes que l'élève donnera bientôt à lire.

Si l'on admet que le commentaire facilite la mise en pratique du devoir imposé par le professeur, il est pourtant difficile d'accepter qu'il dérive vers la pression psychique continue. Peut-être l'élève n'aurait-il rien contre la tenue du journal s'il pouvait parler librement des choses selon les modalités qui sont les siennes et en accord avec sa situation psychique du jour. Rêver un peu, noter vraiment ce qui vient à l'esprit, relater de petits faits divers, même si cela ne plaît pas à ce drôle d'ami virtuel. Hélas, la vigilance du professeur ne se laisse pas endormir. Il veille ! Il pratique cette sorte de terrorisme psychique qui consiste à faire souffrir l'élève comme a souffert Anaïs Nin, à cette différence près que sa souffrance était spontanée et justifiée par les circonstances. Une réflexion de la diariste : «Aujourd'hui je n'ai rien à dire (...) en ouvrant un livre au hasard j'ai lu : «La vie n'est qu'une triste réalité», laquelle dans les confidences d'Anaïs ouvre un long passage sur la blessure psychique et la souffrance physique, est servie ici comme exemple d'une expérience à vivre par le lycéen. La vivre et la partager avec un être bienveillant et muet (le professeur sans doute ; d'ailleurs à aucun moment du cours on n'envisage de coopérer avec les parents d'élève ; ils ne sont même pas mentionnés par le professeur). Au lieu de faire souffrir les proches, l'élève n'a qu'à faire souffrir son journal, comme Anaïs.

La première entrevue tant attendue donne d'ailleurs lieu à une étonnante méprise de lord Ewald: la femme qu'il voit dans le laboratoire d'Edison, il la prend pour Alicia Clary! A ceci près qu'elle lui semble plus belle que jamais et que, pour la première fois, sa conversation lui procure un intense ravissement; il croit même découvrir tout à coup chez sa compagne des trésors de sensibilité et d'intelligence. A tel point qu'il est prêt à renoncer à la «poupée» d'Edison et déclare soudain lui préférer sa maîtresse en chair et en os. C'est alors qu'il s'entend interpeller par une voix mélancolique et quelque peu surnaturelle qu'il avait déjà une fois entendue: «Ami, ne me reconnais-tu pas? Je suis Hadaly» (p. 983).

Les sentiments et les pensées se bousculent désormais dans la tête d'Ewald avec la rapidité de l'éclair:

Il lui prit la main: c'était la main d'Alicia! Il respira le cou, le sein oppressé de la vision: c'était bien Alicia! Il regarda les yeux... c'étaient bien les yeux... seulement le regard était sublime! La toilette, l'allure... – et ce mouchoir dont elle essayait, en silence, deux larmes sur ses joues liliales, – c'étaient bien elle encore... mais transfigurée! devenue enfin digne de sa beauté même: l'identité idéalisée (p. 984).

Il avait devant lui un être féminin d'une beauté extraordinaire, mais aussi, chose surprenante, pourvu d'une âme charmante et généreuse. «Quelles paroles de mélancolie, réalisant la volupté du rêve! Quelle (...) profondeur pénétrante en ces yeux! (...) quels enivrants lointains d'âme féminine! quels appels inconnus vers un impossible amour!» (p. 1012). Et, en face de cette Hadaly transformée – à l'aspect d'Alicia – «le délicieux infini des joies pures entrait dans son coeur, et son extase était aussi subite qu'inespérée!» (p. 982). Il comprenait tout à coup qu'en définitive, «la femme que représentait cette mystérieuse poupée assise à côté de lui, *n'avait jamais trouvé en elle de quoi lui faire éprouver le doux et sublime instant de passion qu'il venait de ressentir*» (p. 994). Et il se voyait obligé de reconnaître finalement que, «sans cette stupéfiante machine à fabriquer l'Idéal, il n'eût peut-être jamais connu cette joie» (p. 984). Aussi finit-il par succomber au charme parfait de cette «fausse Alicia qui semblait plus naturelle que la vraie»:

Fantôme! Fantôme! Hadaly! dit-il, c'en est fait! Certes, je n'ai pas grand mérite à préférer ta redoutable merveille à la banale, décevante et fastidieuse amie que le sort m'octroya! Mais, que les cieux et la terre le prennent comme bon pourra leur sembler! je résous de m'enfermer avec toi, ténébreuse idole! Je donne ma démission de vivant – et que le siècle passe...! car je viens de m'apercevoir que, placées l'une auprès de l'autre, c'est, positivement, la vivante qui est le fantôme (p. 997).

Au terme de l'expérience, le statut de l'héroïne villierienne se précise ainsi avec force. A la question de savoir «Que serait donc ce fantôme devenu le double d'une femme?», Edison répond en définissant Hadaly comme «l'Idéal sous les voiles de l'électricité», simulatant, en son armure d'argent, l'Humanité féminine (p. 1007). Elle est bien cette «*Eve future*, créature sublime, qui se substitue à l'Ève légendaire et décevante de la Genèse. Elle rayonne de perfections. Elle réalise le Rêve de l'Homme,

qu'elle aide à s'élever vers l'Idéal»<sup>13</sup>. Comme le dit Jacques Noiray, «elle est le cadeau qu'une science libérée des entraves du positivisme est capable d'apporter à l'humanité pour son salut»<sup>14</sup>.

\*

Faut-il voir pour autant, dans *L'Ève future*, un roman d'anticipation scientifique? Une exaltation, derrière l'idée de créer artificiellement la vie en laboratoire, des possibilités illimitées de l'homme? Le dénouement du roman est à cet égard extrêmement éloquent. Il montre en effet que le triomphe d'Edison n'est qu'apparent: à peine animée, l'Andréide meurt, et cela au moment même où le bonheur semblait à portée de la main. Trois semaines après le départ de lord Ewald, impatient de commencer, avec Hadaly, une nouvelle vie dans son château en Angleterre, le savant apprend qu'elle a péri dans le naufrage du bateau qui les transportait (et qui, ironie du sort, s'appelait *Wonderful*).

Il est certes permis de voir dans ce dénouement un châtiment de Dieu pour la tentative sacrilège de l'homme; aux yeux de nombreux commentateurs, cette interprétation symbolique s'impose<sup>15</sup>. Edison semble comprendre lui-même que Dieu s'oppose à sa tentative de remplacer la création divine par une création humaine, et, face à «l'inconcevable mystère des cieux», le livre s'achève sur une immense interrogation silencieuse:

...songeur attristé, se perdant en des impressions inconnues, ses yeux s'étant reportés au-dehors, sur la nuit, par la croisée ouverte, il écouta, pendant quelque temps, l'indifférent vent de l'hiver qui entrechoquait les branches noires, – puis son regard s'étant levé, enfin, vers les vieilles sphères lumineuses qui brûlaient, impassibles, entre les lourds nuages et sillonnaient, à l'infini, l'inconcevable mystère des cieux, il frissonna, – de froid, sans doute, – en silence (p. 1017).

Cette réduction au silence traduit incontestablement l'échec irrémédiable de l'entreprise d'Edison et, par conséquent, l'échec de la science, incapable de tirer l'humanité de sa condition déchue. Il devient clair que Villiers ne partage pas sans réserve l'enthousiasme de son époque pour l'idée scientiste, ni pour «les boîtes de jouets dont se paye l'âge mûr de l'Humanité», selon sa formule plaisante (p. 989). Ce qu'il reprochait à la science tout au long de sa vie et de son oeuvre, comme le rappelle Jacques Noiray, «c'est d'abord de répandre autour d'elle, sous le nom d'*esprit scientifique*, un positivisme borné qui n'est que la forme moderne de la bêtise»<sup>16</sup>, ce «pré-

<sup>13</sup> Villiers de l'Isle-Adam, *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, op. cit. Notes des rédacteurs, p. 1458.

<sup>14</sup> J. Noiray, *Le romancier et la machine*, op. cit., p. 343.

<sup>15</sup> Voir par exemple M. Letourneux, *Une «machine à fabriquer l'Idéal». Étude de «L'Ève future» de Villiers de l'Isle-Adam*, dans: *L'Homme artificiel*, sous la direction de Pierre Brunel, Didier-Erudition, Paris 1999, p. 266.

<sup>16</sup> J. Noiray, «L'Ève future» ou le laboratoire de l'Idéal, op. cit., p. 16.

un appel aux auditeurs de France-Culture sur l'état des archives familiales, Lejeune a reçu beaucoup de lettres et de journaux manuscrits, et faisait évidemment des notes de lectures qui sont vite devenues des notes diaristiques. Il a tenu ce journal de juillet 1991 à juillet 1992, et ce sont justement ces notes-ci qui font partie du corpus principal du livre. Suivent des lectures de textes choisis, le répertoire des journaux retrouvés lors de l'enquête et un autre journal d'enquête tenu en octobre/novembre 1992, joint en guise de bilan. Son enquête a permis d'inventorier des journaux qui datent dans la plupart des cas du Second Empire, mais on a droit de juger que cette pratique était déjà bien établie à l'époque dont témoignent quelques rares spécimens de la première moitié du XIX<sup>e</sup> s. ainsi qu'un journal de l'époque de la Révolution tenue par Camille Duplessis Desmoulins. Les notes de recherche consignées au rythme de ses analyses ont amené Lejeune à une typologie élémentaire, selon laquelle on distingue deux types de journaux – spirituel et laïque. L'échantillonnage auquel il procède ne laisse pas de doutes que le journal de jeune fille remplissait à l'époque une fonction éducative double – il était à la fois un examen de conscience et un exercice de rédaction. Dans ses notes à lui, Lejeune enregistre de courtes descriptions de journaux, fait des remarques concernant le style et la technique de la notation pour prouver la variété de registres et l'originalité de la démarche scripturale. En même temps il tient à démontrer le drame de la condition féminine au XIX<sup>e</sup> s. On voit que l'auteur est fasciné par ce monde disparu et qu'il a l'intention de rendre ces filles à la vie.

Dans le journal de recherche tenu en 1994 qui accompagne l'édition critique du *Journal de Lucile Desmoulins*, la méthode utilisée est la même, sauf que la méditation sur les enjeux est centrée davantage sur les coulisses du travail. Dans les deux textes mentionnés Lejeune se pose constamment des questions sur le problème de l'interprétation des textes analysés. Or, il est convaincu que toute information doit être séparée de la réflexion (L, 121). Son travail est celui d'un archéologue plutôt que celui d'un biographe. Faire sortir de l'ombre les textes, essayer de dialoguer avec les diaristes sans leur imposer un point de vue de l'homme d'aujourd'hui. Lejeune répète à plusieurs reprises qu'il n'accepte pas de biographies où il s'agit de créer l'individu à partir d'interprétation des données factuelles – «Presque toutes les biographies sont des fictions [...] Le vrai se noie dans l'inventé et tout devient suspect. Le très peu qu'on connaît, on le dilue, on le pastiche, on le gonfle d'informations prises ailleurs, on le soutient de stéréotypes» (L, 117). Et pourtant, dans ses travaux l'interprétation côtoie le commentaire, mais ils sont séparés de façon à ce que l'objectif (*un livre d'histoire*) se distingue du subjectif (*un livre de tendresse*) (TJ, 371). Les textes qu'il analyse sont pris dans un sens important pour leurs auteurs eux-mêmes, il n'avance aucun jugement sur la qualité des carnets en privilégiant plutôt la voie de l'identification avec les scripteurs. Sur les pages du journal d'enquête on trouvera beaucoup de passages où apparaissent des bribes de réflexions, des fragments de synthèse, ou encore des essais de périodisation des journaux de jeunes filles.

Est-il donc possible de présenter les résultats de recherches scientifiques à l'aide d'une forme *informe* selon l'expression de Charles Du Bos? En effet, Lejeune trouve

une solution un peu radicale, mais qui convient à la poétique du journal: transmettre au lecteur sa passion de journaux et raconter la genèse et l'évolution de sa propre enquête. Voilà ce qu'il dit à ce propos dans un article consacré à l'autogenèse: «Inutile de se retirer dans l'impersonnalité, en laissant son lecteur devant la masse redevenue inerte de manuscrits scientifiquement décrits, mais mornes et morts. Le mouvement de mon enquête, que je puis peindre, donnera une image analogue de ce qui est au fond l'objet perdu que nous cherchons à travers ces brouillons et ces ratures: le mouvement de la création. Il est plus intéressant de visiter un champ de fouilles avec l'archéologue que de voir des tessons alignés dans une vitrine. Et ce n'est pas moins scientifique. Les études génétiques sont faites pour aboutir à des récits» (B, 156). Les entrées inscrites dans les journaux d'enquête ont le caractère d'une étude génétique sur les textes écrits par les jeunes filles. Puisqu'un vrai journal n'a pas d'avant-texte, Lejeune déplace un peu le sens du mot et prouve que chaque note antérieure est le lieu d'apprentissages et d'évolutions pour les notes postérieures. Il suffit de comparer une note à une précédente pour voir «comment une écriture s'engendre elle-même par répétition ou par variation» (B, 317). Les études génétiques des journaux consistaient donc à prendre pour point de départ le manuscrit original (la seule réalité du texte) et le considérer comme une destruction constante de ce qui se faisait tout au long de la notation. Même si c'est un peu une étude génétique à l'envers, elle est possible grâce à l'auto-commentaire qui est le trait pertinent de l'écriture diaristique. En relatant les étapes de son travail, il retrace l'histoire de la naissance des textes et du genre.

Comme tout diariste, Lejeune s'interroge sur la finalité du journal. Le texte abonde en réflexions métadiscursives qui contribuent à structurer la matière scientifique du livre. Le lecteur est obligé de procéder de la même façon que lorsqu'il lit n'importe quel journal intime, c'est-à-dire de suivre l'évolution de la pensée de l'auteur en regroupant incessamment le contenu des entrées. La théorie du journal s'élabore non seulement à partir de la lecture des manuscrits, mais aussi lorsque l'exploitation de l'expérience personnelle se fait dans le respect du protocole diaristique. Outre les informations en rapport avec l'enquête, le chercheur consigne beaucoup de renseignements sur sa manière de travailler et sur son activité d'universitaire. Bien des notes personnelles interviennent au moment du ralentissement momentané de l'enquête. Il discute souvent la question de l'authenticité de ses notes que certains spécialistes prennent pour un faux journal. Il remarque d'ailleurs que les personnes avec lesquelles il parle, s'intéressent davantage à son intérêt pour les journaux et non aux journaux eux-mêmes.

La méthode de travail qu'il a adoptée a aussi pour résultat l'élaboration d'une «théorie» de la recherche par le journal. Elle pourrait se résumer par les constatations suivantes: le journal lié à une circonstance précise a une fin, c'est-à-dire qu'une fois la recherche terminée, le journal est définitivement clos; le recours à ce genre de support permet au chercheur de garder dans un état relativement correct un rapport à soi et un rapport au temps; compte tenu de la discipline que nécessite l'approche

- Noiray, J., *«L'Ève future» ou le laboratoire de l'Idéal*, Belin, Paris 1999.
- Noiray, J., *Le romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, 2 vol., Corti, Paris 1981-1982.
- Ponnau, G., *«L'Ève future» ou l'oeuvre en question*, PUF, Paris 2000.
- Raitt, A., *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste*, Corti, Paris 1965.
- Villiers de l'Isle-Adam, *Oeuvres complètes*, édition établie par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex avec la collaboration de Jean Marie Bellefroid, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris 1986.
- Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future*, édition présentée par Alan Raitt, Gallimard, Paris 1993.
- Villiers de l'Isle-Adam, *L'Ève future*, Introduction et notes Pierre Citron, L'Age d'Homme, Lausanne 1979.